

---

## Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale

Georges-Jean Pinault

---



### Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/4925>

DOI : 10.4000/ashp.4925

ISSN : 1969-6310

### Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

### Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2021

Pagination : 501-505

ISSN : 0766-0677

### Référence électronique

Georges-Jean Pinault, « Philologie des textes bouddhiques d'Asie centrale », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 152 | 2021, mis en ligne le 14 juin 2021, consulté le 16 juin 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/4925> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.4925>

---

Tous droits réservés : EPHE

## PHILOGIE DES TEXTES BOUDDHIQUES D'ASIE CENTRALE

Directeur d'études : M. Georges-Jean PINAULT

Programme de l'année 2019-2020 : I. *Lecture de textes tokhariens.* — II. *Dérivation et composition nominale en indo-européen.*

L'année a été fortement perturbée par des mouvements sociaux, la fermeture intempestive de la Sorbonne à quelques occasions, et enfin par le « confinement » total qui a été institué à partir du 17 mars jusqu'au 11 mai 2020, afin de freiner la propagation du coronavirus (Covid-19). À l'issue, qui se rapprochait de la date habituelle de clôture des conférences, les universités sont restées fermées, et des restrictions de déplacements, ainsi que la fermeture de nombreux lieux de recherche (musées, bibliothèques), ont fortement affecté les travaux en sciences humaines, les déplacements en France et à l'étranger, et entre autres les travaux des enseignants-chercheurs de l'EPHE. Le directeur d'études est resté en contact avec ses étudiants et ses auditeurs au moyen d'envoi de documents, de matériaux pédagogiques sous forme électronique, et d'entretiens réguliers, autant qu'il était possible dans le cadre de la suite du confinement et des conditions mises à tous les déplacements. Cependant, jusqu'à la mi-mars, les conférences se sont déroulées normalement.

I. Plusieurs textes tokhariens, en tokharien B et en tokharien A, ont été étudiés à nouveaux frais, selon la méthodologie habituelle. Le recours à l'édition, provisoire ou plus approfondie, procurée par le site CETOM (<https://www.univie.ac.at/tocharian/>), est complété par l'étude des manuscrits originaux, quand ils sont conservés, et par l'examen de tous les travaux antérieurs. Il s'est avéré possible d'améliorer la lettre et l'interprétation de textes déjà édités. Dans le présent résumé, je donne une nouvelle traduction de deux textes en tokharien A.

A 394 (THT 1028). Lieu de trouvaille : Sängim (Singim), près de Turfan ; écriture de style tardif. Première publication par Emil Sieg et Wilhelm Siegling, *Tocharische Sprachreste*, Berlin, Leipzig, 1921, p. 218. Plusieurs mots comportent des gloses en tokharien B, quelques-uns en turc ancien. Les lectures ont été révisées d'après la photographie publiée (pl. 57), car l'original a disparu. Traduction suivie du texte, divisé en 20 sections pour des raisons pédagogiques :

- (1) ayant vu (...), aux êtres qui mendiaient des restes de nourriture [sacrificielle] auprès des lieux appartenant à la salle du sacrifice, de sa propre main il donnait des aumônes (lit. dons).
- (2) Des nourritures étaient cuites.
- (3) Il donnait des aumônes aux animaux qui volent (et) à ceux des eaux.
- (4) Il faisait diriger ces mérites entièrement en vue de la dignité de Buddha.
- (5) Allant dans le palais royal, il vit son père le roi prenant (lit. ordonnant) des décisions tantôt selon la loi, tantôt contre la loi.
- (6) Le dégoût monta en lui.
- (7) Il sollicita l'agrément pour devenir religieux errant (lit. partir de la maison).
- (8) Il n'obtint pas la permission de partir de la maison à ce moment-là.
- (9) Il En [mélodie] *paricintāka*. I
- (10) Ayant pris (lit. fait) la puissante résolution de partir de la maison,
- (11) il ne prit (lit. mangea) pas de nourriture un premier jour, ni un deuxième jour, ni

un troisième jour. (12) Le quatrième jour, il ne mangea pas (non plus). (13) Le cinquième jour, et aussi le sixième jour (14) il ne prit pas de nourriture derechef. (15) Il se livra lui-même à se rendre affamé (*i. e.*, à se laisser mourir de faim). (16) Là-dessus, le roi Mahendradeva son père, ayant appris que ce prince était resté sans manger pendant six jours, (17) lui accorda (lit. fit) la permission de partir de la maison. (18) Là-dessus, ce prince, du fait d'avoir obtenu de partir de la maison, devenu heureux au-delà de toute mesure, (19) avec un immense contentement, avec une immense joie, partit de la maison. (20) (Il s'établit) dans quelque forêt au pied de la montagne Himālaya...

Ce récit est assez banal : histoire d'un prince, fils du roi Mahendradeva, qui veut abandonner la condition royale pour devenir religieux errant (skr. *parivrājaka-*). Après le refus répété de son père, il a recours à la « contrainte par jeûne ». Il s'abstient de manger pendant six jours, et finalement il obtient la permission de son père. Dans le récit en prose est insérée une strophe (4 × 12 syllabes, rythme 5/7(4+3), avec nom de mélodie *paryacintākaṃ* : locatif sg. de *paryacintāk\**, emprunt de skr. *pari-cintaka-* « réfléchissant sur, méditant », par un intermédiaire avec chute triviale de la voyelle finale et anaptyxe, \**paryacintāk*. La forme *paryacintāk\** pourrait s'expliquer par un accent placé mécaniquement sur la deuxième syllabe, comme on l'attendrait en tokharien B. Or, même si ce texte est écrit en tokharien A, le tokharien B était la langue vernaculaire aussi à Sängim à cette époque. Ce manuscrit comporte d'ailleurs des gloses en tokharien B. Un autre indice de contact avec la langue vivante de la région serait le doublet *śwāsi* (b1.2) de *śwātsi* (b1) « nourriture », infinitif substantivé de *śu-/śwā-* « manger ». Le tokh. A et le tokh. B ont en commun la forme *śwātsi*, mais *śwāsi* est typique du tokh. B récent et vulgaire. Le texte comporte des allusions au sacrifice brâhmanique. Le prince en question est dégoûté par le massacre d'animaux et le gâchis de nourriture. La forme *medhunt* (à lire ainsi, hapax legomenon, a1) est l'oblique (accusatif) pluriel de *medhu\** « reste du sacrifice », un dérivé de \**medh*, emprunt de skr. *medha-* « offrande sacrificielle, sacrifice ». La succession des numéraux dans ce texte (b1) a donné l'occasion de commenter l'usage hérité du numéral cardinal « un » pour « premier », au début d'une série qui comporte les numéraux ordinaux à partir de « deuxième » : *śom koṃ, wāc koṃ, ... tricāṃ koṃ, štārcāṃ koṃ ... , pāñc(āṃ) koṃ*, finalement *škāśśāṃ koṃ* « le sixième jour », oublié par le scribe. Fait important pour l'origine du suffixe d'ordinal, traité dans une précédente conférence.

A 395 (= THT 1029). Lieu de trouvaille : Sängim; écriture de style tardif, mais d'un manuscrit différent de celui auquel appartenait la feuille A 394. Première publication par Emil Sieg & Wilhelm Siegling, *op. cit.*, 1921, p. 219-220. L'original est perdu; les photographies (pl. 58) ne permettent pas d'améliorer beaucoup la lecture. Le texte a été repris dans le manuel de tokharien en allemand, par Werner Thomas & Wolfgang Krause, *Tocharisches Elementarbuch*, II. *Texte und Glossar*, Heidelberg, 1964, p. 34 (texte VII). Le site CETOM ne donne pas une traduction complète, ni de restitutions.

Traduction suivie du texte :

[a1] ... le maître de maison (équivalent de skr. *grhastha-*, sans doute précédé du nom propre) dit à son épouse : Ô noble femme, ne sois donc pas si accablée de tristesse à cause de notre cher fils Priyadatta ! Toutes les choses n'adviennent pas conformément

au rêve (scil. à ce tu as vu en rêve). Assurément notre fils est tout à fait heureux, [a2] du fait qu'il est porteur de la marque visible des bons mérites provenant d'existences antérieures. Très certainement les dieux veillent sur lui, et il ne tombera (lit. viendra) pas dans la détresse. C'est pourquoi bientôt la tristesse [et] le doute [a3] vinrent à disparaître de son (scil. de la femme) esprit. Après le passage de quelques jours, ces étudiants brâhmaniques qui étaient partis à la suite de Priyadatta arrivaient à la ville de Sāketa. Ils racontèrent tout du long à la mère [et] au père l'arrestation de Priyadatta [a4] et sa conduite vers le roi Prasenajit. Ayant entendu cela, ces père [et] mère de Priyadatta, à cause de la douleur, perdirent conscience ; égarés, [a5] (peu à peu après un moment) ils reprirent conscience. En se lamentant, faisant (résonner) le gong, ils rassemblèrent leur propre clan au complet et ils sortirent de (la ville de) Sāketa avec un grand nombre d'autres gens. Ils commencèrent à marcher vers Śrāvastī. [b1] (Du fait de leur ignorance du chemin) étant dans le doute, ils entrèrent dans la forêt du Kausala. Ensuite, ils ne purent plus du tout avancer au-delà. Ils pensèrent : Est-ce que d'aventure nous allons bien jusqu'à la ville de Śrāvastī ? Très certainement (ce chemin-ci ou celui-là) [b2] nous apportera le danger. C'est pourquoi ils ne traversèrent pas cette forêt du Kausala. ¶ De même que ce cercle (*maṇḍala-*) avait été préparé par les brâhmanes experts en présages (*nimitta-*) au-devant, près de la ville de Śrāvastī, et qu'aussitôt les (sacrificateurs) [b3] eurent conduit le garçon (Priyadatta) auprès de ce cercle, de même après avoir conduit cinq cents éléphants, cinq cents chevaux, cinq cents taureaux, encore auprès du cercle, ils les attachèrent aux poteaux. Sur ce, ils commencèrent [b4] à faire (des incantations) [et] [b4] de la musique. Ensuite les brâhmanes après avoir lavé Priyadatta avec des eaux auspicieuses, après (l')avoir conduit au milieu du cercle, en se munissant de beurre, ils furent prêts à accomplir son (lit. de celui-là) sacrifice. [b5] Pour sûr, ces brâhmanes ¶ en [mélodie] Subhadra (mètre de 20+22+10+15 syllabes) rendirent hommage séparément aux étoiles [et] précisément aux huit planètes. De cette façon exactement ils (rendirent) hommage derechef aux vingt-huit constellations l'une après l'autre...

Il est apparu possible de compléter certaines lacunes du manuscrit et de mieux comprendre certains passages. Entre autres, la phrase qui suit le bouleversement des deux parents n'est pas négative, contrairement à ce qui est supposé dans le *Tocharisches Elementarbuch* : ils ont repris conscience quand ils sortent de chez eux pour avertir leur parenté. Je restituerais la lacune comme suit : *k(umpā-kump śkārā kupre o)ntam ime kālwan̄t*. Le mot *patatam* (a1), hapax *legomenon*, a été interprété comme l'emprunt par un intermédiaire prâkrit (\**bhaddatama-*, avec alignement en tokharien sur la série sourde des occlusives) de skr. *bhadra-tama-*, superlatif, attendu à côté de *bhadra-tara-* « plus auspiceux, plus heureux, meilleur », déjà attesté. Le sens « très fortuné, prospère, heureux » convient parfaitement au contexte : il s'agit d'un adjectif non fléchi, prédicat d'une phrase nominale. On s'est attardé sur l'interprétation de *kāltank tasmām* (a5). Pour le nom *kāltank*, le glossaire du manuel de tokharien l'enregistre comme un instrument de musique, qui fait du bruit. Entre-temps, ce mot a été identifié comme traduisant skr. *duṇḍubhi-* « tambour », cf. Gerd Carling, *Dictionary and Thesaurus of Tocharian A*, Wiesbaden, 2009, p. 118b. Les noms pour « tambour » sont assez nombreux, et réfèrent à différents types de tambour, même s'ils sont souvent d'origine onomatopéique, avec redoublement d'une syllabe. Pour *kāltank*, il n'a pas été possible de trouver une source précise en indo-aryen, ni dans une langue voisine du tokharien. Néanmoins, la syllabe *tank* peut évoquer entre autres chinois *dāng dāng*, une onomatopée qui rendrait le bruit du métal, notamment d'un

gong que l'on frappe. Sur le plan concret, dans ce contexte, l'instrument en question est un tambour ou un gong d'alarme, suspendu à une potence, et frappé en cas de danger. L'instrument pourrait être un « tambour de bronze » (alias *bronze kettle drum*, all. *Bronzepauken*), un instrument répandu largement en Asie, mais dont aucun des noms connus ne correspond strictement à tokh. A *kāltānk*. Le mot pourrait résulter de la juxtaposition de deux onomatopées qui évoquaient un bruit métallique. Alternativement, il pourrait s'agir d'un composé associant une syllabe onomatopéique (voir chinois *dāng*) et un reflet de la racine indo-eur. de bruit, *\*gal-* « crier, appeler » (*IEW*, p. 350). Le mot signifierait de façon prégnante « gong d'appel ». Un problème connexe est la construction de ce nom comme complément d'objet direct du verbe *tās-* « poser, placer ». Après enquête, il ne semble pas possible d'imaginer un instrument de musique qui résonne bruyamment parce qu'on le place dans telle ou telle position, ou parce qu'il est retourné. Il est plus simple de supposer que l'emploi du verbe s'est étendu vers « produire, créer » : *kāltānk tās-*, ce serait littéralement « faire gong » ou « faire du gong ».

Par ailleurs, la conférence a traité des relations entre deux textes du corpus en tokharien A consacré à Maitreya, le futur Buddha. Les fragments du *Maitreyāvādānavyākaraṇa* « Prophétie sur la prouesse de Maitreya » n'ont jamais été étudiés de façon très poussée. Il s'agit d'un texte poétique, en style *kāvya*, en 23 chapitres, et relativement long (130 feuilles), connu par un manuscrit principal (A 219-238 = THT 850-871), et un duplicat (A 239-242 = THT 872-875). Il est vrai que ces deux manuscrits sont assez fragmentaires, même pour les plus pièces les plus importantes, qui se rapprochent de la dimension des feuilles originales. Pour les interpréter, on doit s'aider de textes parallèles. Or, il semble que certaines des parties du texte tokharien ont des correspondants précis dans des parties du drame bouddhique bien connu, le *Maitreyasamiti-nāṭaka* « Drame sur la rencontre avec Maitreya » en tokharien A, traduit en turc ancien sous le titre *Maitrisimit nom bitig*. On peut donc supposer que certains morceaux ont été remployés d'un texte à l'autre, selon le processus courant d'amplification des textes bouddhiques, complémentaire de leur condensation éventuelle. Ce point sera repris par des travaux en préparation, qui sont poursuivis par les étudiants en doctorat qui participent activement à la conférence.

**II.** Dans la conférence consacrée plus spécialement aux problèmes de dérivation nominale indo-européenne, le directeur d'études a traité des conséquences qui doivent être tirées de résultats déjà publiés, lesquels concernent les thèmes dits hétéroclitiques et le système de Caland. Le suffixe indo-eur. *\*-men-*, qui fournit notamment des neutres fonctionnant comme noms d'action déverbatifs, ne peut plus être interprété comme un avatar d'un suffixe antérieur *\*-mer/n-*, hétéroclitique, qui serait parallèle à *\*-ter/n-* et *\*-yer/n-*. Ces deux derniers ont servi à substantiver des adjectifs verbaux en *\*-to-* et en *\*-uo-*, dès le proto-indo-européen. Rien de tel pour *\*-men-* par rapport au suffixe *\*-mo-*. Des travaux récents (notamment Jeremy Rau, *Indo-European nominal morphology: The decads and the Caland system*, Innsbruck, 2009) ont relevé la fonction de thèmes animés (masculins) en *\*-mon-* qui fonctionnent comme abstraits de qualité par rapport aux autres dérivés associés dans le système de substitution et d'implication mutuelle de suffixes connu sous le nom de « système de

Caland », à la suite d'Alan Nussbaum (1976). Or, il s'avère impossible de mettre en relation ce type de dérivé en \*-mon- avec les neutres déverbatifs en \*-men-, même grâce à l'outil de la dérivation interne. Il est nécessaire de trouver une origine indépendante pour les suffixes \*-men- et \*-mon-, dont les fonctions sont différentes. Dans cette perspective, une investigation sémantique a porté sur le point de départ des sens divers des noms bien connus véd. *ásman-*, av. *asman-*, masc., gr. ἄκμων, lit. *akmuō*, qui se rattachent évidemment à la même racine, \**h<sub>2</sub>ek-* « être aigu, tranchant », laquelle donnait un nombre significatif de dérivés dits « de Caland ». Un scénario a été esquissé pour dériver les thèmes neutres en \*-men- de noms d'action neutres en \*-(e)m-, qui sont présupposés par quelques dérivés, dont leurs avatars animés en \*-om-, reflétés par les noms de la « terre » et de la « neige ». Ces noms en \*-(e)m- ont été refaits en \*-men- à partir d'un locatif secondaire en \*-m-én, et la formation rétrograde du nom.-acc. singulier en \*-m<sub>ī</sub>. Ces neutres ont été mis secondairement en rapport, au moins sur le plan structurel, avec les abstraits en \*-mon-, lesquels, de leur côté, étaient des dérivés secondaires de noms dé-instrumentaux en \*-(e)m- (i. e., reposant sur l'hypostase d'un instrumental en \*-em), soit pour revenir aux lexèmes cités plus haut : \**h<sub>2</sub>k-ém* « avec acuité », d'où le nt. \**h<sub>2</sub>ék-m<sub>ī</sub>* « acuité », base du dérivé individualisant \**h<sub>2</sub>ék-m-ón-* abstrait « qualité d'être aigu », et concret individualisé « chose aiguë », éventuellement « qui sert à aiguiser », etc. L'instrumental a ici sa fonction possessive, originellement sur la base d'un nom-racine. Ce cas a joué un rôle décisif dans le développement du système de Caland, e. g. « rouge » < « pourvu de rougeur », etc. Il était exprimé par divers morphèmes : désinences, suffixes adverbiaux, suffixes simples, etc. Cette théorie est très économique, puisqu'elle repose sur l'observation de la coexistence de morphèmes quasi homophones, ce qui est parfaitement banal, \*-(e/o)m-, suffixe de nom d'action et \*-em, désinence adverbiale d'instrumental, parallèle aux désinences adverbiales de locatif, \*-en et \*-er. L'hétéroclisie généralisée à la Benveniste (inaugurée dans les *Origines de la formation des noms en indo-européen*, 1935) est devenue une hypothèse inutile. Cette théorie, quoique géniale, était en outre très coûteuse, puisqu'elle présupposait l'existence d'un nombre indéfini de dérivés qui n'avaient pas de fonction définie, et qui aboutissaient comme par miracle à divers paradigmes flexionnels. Sur le plan méthodologique, il importe que tout processus de dérivation ait un modèle antérieur ou un parallèle : il n'y a pas de création absolue.